BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LA
CACOMONADE.

Linguet, Simon Nicolas H...

LA
CACOMONADE,
HISTOIRE
POLITIQUE ET MORALE,

TRADUITE

De l'Allemand du Docteur PANGLOSS, *par le Docteur lui-même, depuis son retour de Constantinople.*

A COLOGNE.

M. DCC. LXVII.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

PQ
1999
.L46 C3
1767
Gold spec.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

IL exiſte dans le monde deux ſœurs fameuſes qui y regnent avec empire. On ſe propoſe ici de donner l'Hiſtoire de l'une des deux. Le Lecteur n'aura pas de peine à deviner qui eſt celle dont on parle, quand il ſaura que celle dont on ne parle pas, ſe nomme ordinairement parmi nous *petite vérole.*

Celle-ci a pris les devans en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y eſt établie que bien des ſiécles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

cienneté que le monde. Il eſt vraiſemblable qu'à leur naiſſance elles ſe partagerent l'Univers en même-temps que *Noé*. L'une tourna à droite, l'autre à gauche. Elles allerent avec les fils de ce Patriarche s'établir dans les lieux déſerts, qui ne demandaient que des Habitants.

La petite prit pour elle le plus grand morceau. Elle s'appropria tout l'ancien Continent. l'*Afrique*, l'*Aſie* & l'*Europe* tomberent ſous ſa dépendance. Sa principale occupation fut d'y gâter les figures. Elle s'y appliqua ſur-tout à faire la guerre à la Bauté.

L'autre eut d'abord moins d'ambition ; elle ſe contenta de régner dans l'Amérique : elle s'y confina avec les ſerpens, les reptiles de toute eſpéce, qui

déſolent cette belle partie du Monde ; mais ce ne fut pas ſur les viſages qu'elle étendit ſon domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la bauté utile ou précieuſe.

Elles vécurent ainſi plus de cinq mille ans, iſolées chacune dans ſon département. Ce ne fut qu'au quinziéme ſiécle qu'il leur prit envie de ſe rendre viſite par la commodité des flottes Eſpagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paraiſſent avoir pris le parti de ne plus ſe quitter. Elles ſont convenues de mettre leurs tréſors en commun. Elles dominent indiſtinctement & ſans jalouſie ſur les quatre parties de ce bas Monde, *où tout eſt bien*, comme le démontre une foule d'illuſtres Phi-

losophes. L'accommodement des deux sœurs a fait une augmentation à la masse du bien général ; mais il faut avouer qu'il en a résulté quelques maux particuliers.

C'est à les adoucir, à les supprimer même en partie, que l'Auteur de cet Ouvrage a paru s'appliquer : nous avons cru entrevoir qu'il en indiquait des moyens aussi sûrs que faciles ; & l'on en concevra une bonne idée, quand on sçaura que cet Auteur est Monsieur le Docteur *Pangloss*, l'Aumônier de Monsieur le Baron de *Tunderthentronck*, & l'Instituteur de *Candide*.

Tout le monde sçait ses avantures ; mais personne ne connaît ses Ecrits. On n'ignore pas qu'il a été fouetté, ainsi que son

Eleve, & de plus pendu par ordre de l'Inquiſition. Ses malheurs ſont devenus immortels, graces à la plume du célébre M. *Ralph*, ſon Confrere en Métaphyſique. Mais on ne ſe doutait pas qu'il eût eu la démangaiſon ou le temps de devenir Auteur. C'eſt cependant une vérité inconteſtable. Voici une de ſes productions qui nous a paru digne de fixer les regards du Public.

Il eſt difficile d'en aſſigner la date au juſte. Il eſt aſſez probable cependant que le Docteur l'a compoſée pendant ſon ſéjour chez l'Anabatiſte *Jacques* (*a*). Ce fut ſans doute dans cette retraite ſalutaire que M.

(*a*) Voyez Candide ou l'Optimiſme, chap. 4.

Pangloſſ s'occupa à méditer ſur la cauſe dont il reſſentait les effets. Il était plein de ſon ſujet, & il s'amuſa à mettre ſur le papier les réflexions frappantes que lui ſuggérait ſon état. Il y perdit, comme on ſçait, un œil & une oreille. Mais il conſerva ſon Manuſcrit, & cette piéce précieuſe a depuis échappé à toutes les traverſes qui ont agité la vie de ce grand Philoſophe.

Elles ne ſe ſont pas bornées, comme on pourrait penſer, à l'époque qui termine l'Hiſtoire de M. *Ralph*. L'aſſociation laborieuſe que le beſoin avait formée entre tous les Compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établiſſement auquel ſa ſageſſe

avait tant contribué, s'évanouit avec elle.

Cunegonde privée de ses conseils, ne fit plus que des sottises. Elle finit par s'embarquer avec un Corsaire qui allait croiser sur la Méditérannée, à la hauteur de *Barcelone*. Bientôt après *Candide* s'éclipsa, accompagné du seul *Martin*, moins sans doute pour aller chercher sa femme, que pour se distraire du chagrin de l'avoir épousée.

Frere *Giroflée* s'était fait Janissaire quelque temps auparavant. *Pangloss* partit avec *Paquette*, dans le dessein de suivre son Eleve & de le consoler, s'il pouvait le rejoindre. La petite métairie resta en propriété au seul *Cacambo*, qui depuis, sur le rapport du Caimacan de Constantinople, a été fait Visir du

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de se retrouver, comme ses maîtres, exposé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & sa Compagne avaient pris une saïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaisseaux pour revenir en *Europe*, dans l'espérance que *Candide* aurait choisi cette route. Malheureusement, sur les bords de la *Propontide*, *Paquette* avait recouvré de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du Patron. Ce Musulman fidele lui trouva la blancheur du lys, & la fraîcheur de la rose. Il la prit pour une Circassienne échappée de quelque Serrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la discrétion des Incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la transporta en Egypte, où il la vendit mille ſequins au Bacha du Caire.

Pangloſſ, par un déguiſement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'Ecole de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Aſie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonſtances, juſqu'à la Chine, où ils retrouverent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours, fier toujours Jéſuite, & exerçant des Arts utiles, comme on verra dans le cours de cet Ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courſes, & de ſéparations plus ou moins fâcheuſes, ils ſe rejoignirent à Paris. Paquette s'y donna un nom Indien. Avec

cette reſſource, & la curioſité qu'elle inſpirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'euſſent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans ſa proſpérité M. Pangloſſ. Elle le ſoutint juſqu'à ſa mort qui arriva le 11 Décembre de l'année derniere. Il avait aſſez rapidement appris le Français, & traduit lui-même en cette langue l'Ouvrage que nous publions. Il l'avait dédié, comme on va le voir, à ſa bienfaitrice qui nous en a remis le Manuſcrit.

On a trouvé dans ſes papiers beaucoup d'autres mémoires en aſſez bon ordre. Ils contiennent tous ſes voyages depuis ſon départ de Conſtantinople. Mademoiſelle Paquette a pris ſoin elle-même de les faire paſſer par

des mains ſûres à M. Ralph ; & nous ſçavons, à n'en pas douter, que ce Sçavant s'occupe en conſéquence à compoſer une ſeconde partie de l'Optimiſme, qui ne tardera pas à voir le jour. Nous profitons volontiers de cette occaſion pour déſabuſer le Public à ce ſujet. On a mis à la tête de quelques Editions furtives de l'Optimiſme, que M. Ralph était mort. On a été juſqu'à citer le lieu & l'année de cet accident arrivé, dit-on, à Minden, l'an de grace 1759.

Ce ſont aſſurément les ennemis de M. le Docteur qui ont fait courir ce bruit. Ils ont ſuppoſé qu'il avait fini ſes jours ſur un champ de bataille, ſans doute pour inſinuer qu'il était mort de peur. Cette nouvelle eſt fauſſe. L'immortel M. Ralph

eſt encore plein de vie, en dépit de ſes envieux. La publication de la ſeconde partie de ſon Ouvrage en ſera la preuve. Il n'attend, pour la faire paraître, que les Cartes Géographiques dont il veut l'accompagner. C'eſt une précaution qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas priſe pour la premiere Partie.

Le Public va juger du mérite du Docteur Pangloſſ, en qualité d'Ecrivain. Nous ne doutons pas que cet Ouvrage ne ſoit trouvé digne de ſa réputation. Nous n'avons été allarmés d'abord que par le ſujet. M. Ralph a articulé ſans ſcrupule le nom du fruit qu'avait tiré ſon Héros de ſes leçons de Phyque expérimentale. Mais quand celui-ci eût lui-même acquis une parfaite connaiſſance du Fran-

cais ; quand il eut vu de près les bizarreries & la fauſſe délicateſſe de cette langue, il n'oſa jamais prendre ſur lui, à ce qu'on nous a aſſuré, de haſarder la même licence que ſon Hiſtorien. Il chercha des circonlocutions, & donna à ſon Livre le titre honnête que nous lui avons conſervé.

On y reconnaît le zéle du Précepteur de Candide, pour la doctrine du plus profond Métaphyſicien de l'Allemagne. Le mot ſeul de *Monade* rappelle la gloire de ſon Inventeur, & la ſoumiſſion de ſes Diſciples. Si le défunt Amant de Mademoiſelle Paquette, a imaginé d'y joindre l'épithéte de *Caco*, qui vient, comme on voit, du Grec κακος qui ſignifie *méchant*, *incommode*, c'eſt une marque de

la ſubtilité de ſon eſprit, & de la rectitude de ſon jugement. En effet, de toutes les *Monades* de Leibnitz, il n'y en a point de plus fâcheuſe que celle-ci, & l'épithéte eſt ſans difficulté d'une juſteſſe admirable.

TABLE DES CHAPITRES.

Avertissement des Libraires, page vij

Epitre à Mademoiselle Thérese-Julie Clémentine Paquette. 1

Chapitre premier. *De la Nature de la Cacomonade.* 12

Chap. II. *Du principe de la Cacomonade.* 17

Chap. III. *Si nous sommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchissant aux maux que nous cause la Cacomonade.* 24

Chap. IV. *Si les Anciens ont connu la Cacomonade.* 28

Chap. V. *Si Job a eu quelque relation personnelle avec la Cacomonade.* 35

Chap. VI. *Si la lepre était la même chose que la Cacomonade.* 40

CHAP. VII. *Si des Status donnés par une grande Reine à une Maiſon Réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.* 47
CHAP. VIII. *Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.* 60
CHAP. IX. *Différens voyages de la Cacomonade.* 65
CHAP. X. *De l'origine des perruques.* 71
CHAP. XI. *Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade, & pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle.* 77
CHAP. XII. *Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck ſur l'uſage du vif-argent dans le cas dont il s'agit.* 86
CHAP. XIII. *Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.* 102
CHAP. XIV. *Réponſe à quelques objections qu'on pourrait faire contre*

les moyens de ſupprimer la Cacomonade. 109
CHAP. XV. *Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & Concluſion de cet Ouvrage.* 115

Fin de la Table.

LA CACOMONADE.

EPITRE

A Mademoiſelle Théreſe-Julie-Clémentine PAQUETTE.

VOUS l'exigez donc, Mademoiſelle : il faut abſolument que je vous immortaliſe. Vous voulez que ma reconnaiſſance faſſe paſſer votre nom à la poſtérité. Vous avez trouvé dans un gros Livre de Philoſophie, imprimé de nos jours, que les Phrinès, les Aſpaſies, valaient bien les Socrates & les Platons. Ce propos galant vous a enflé le courage avec juſtice.

Aſpaſie n'était probablement pas

ſi belle que vous. Phrinè avait moins de graces & d'adreſſe. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le feſaient à Athénes ou à Thebes. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous croyez héritiere de ces beautés célébres. Vous voulez ſuccéder à leur gloire comme à leurs talens; à leur réputation comme à leurs ſuccès.

L'une donnait, comme on ſcait, des leçons d'éloquence aux Philoſophes de ſon tems. Elle leur apprenait à manier délicatement les eſprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia ſous elle. Il ne rougiſſait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'eſt d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables qu'il avait ſoin d'inculquer enſuite à ſon jeune Diſciple.

L'autre voulait que ſes Amans, en ſe préſentant, lui remiſſent entre les mains une pierre bien dure. C'était-là le ſignal auquel ſa porte s'ouvrait. Elle en conſervait même, dit-on, ſoigneuſement les modèles. De cet amas prodigieux elle fit bâtir, pour

l'amuſement de ſa vieilleſſe, une pyramide fort élevée ; & les Voyageurs ont mis, avec raiſon, ce monument au rang des ſept merveilles du Monde.

Pour vous, Mademoiſelle, vous n'enſeignez point par des paroles à ſurprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'eſt à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui cherchent vos faveurs. Ce n'eſt pas peut-être que vous ſoyez moins curieuſe qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever ; mais les uſages & le climat ſont différents en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des Pays arides & ſtériles. Les pierres y croiſſaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, ſi l'on peut ainſi parler, s'élançaient d'eux-mêmes à ſa rencontre.

Sur une terre plus heureuſe, vous n'avez pas les mêmes reſſources. Les

pierres s'éclairciſſent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande conſommation qui s'en fait journellement dans les Palais de cette Capitale, en anéantit l'eſpéce. Si l'on n'y en tranſportait pas de temps en temps quelques-unes du fond des Provinces, il eſt à croire que cette Ville s'en trouverait bientôt entiérement dépourvue.

Vous vous conformez ſagement, Mademoiſelle, aux loix générales & indiſpenſables de la Nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre ſa faibleſſe, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvû qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de de façon à ni rien perdre. On ſçait quel art vous mettez dans la combinaiſon des hommages que l'on vous offre. Perſonne n'ignore avec quelle intelligence vous en aſſortiſſez les différentes eſpéces. Vous imitez les Cabaretiers adroits qui, de pluſieurs vins

médiocres, compoſent une liqueur excellente.

Vous coupez la faibleſſe d'un Pariſien avec la fermeté d'un Provençal, & la fadeur d'un Habitant du Marais avec la ſéve d'un Bourguignon. Vous mariez la mouſſe pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique, & l'épaiſſeur de l'Allemagne avec la fineſſe de l'Italie. Corrigeant ainſi les défauts de chaque Nation par le mélange des vertus oppoſées, remédiant à l'inſipidité des unes par le piquant des autres, vous réuſſiſſez à vous faire une ſuite de vie très-agréable, à vous procurer une continuité de plaiſirs non interrompus.

Votre modeſtie veut bien épargner à la poſtérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laiſſer, je crois que toutes les Phrinés de l'Antiquité ne ſongeraient pas à vous rien diſputer. Voilà beaucoup de raiſons pour vous croire au deſſus des Socrates anciens & modernes.

Cependant, il faut l'avouer, tant de gloire eſt un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaiſir les tréſors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde, & que la folie diſperſe ſur les ſophas de l'Europe. Vous ouvrez, comme Danaé, votre ſein à cette pluie précieuſe, dont vous connaiſſez ſi bien la valeur & l'utilité.

Malheureuſement elle fait ſouvent germer dans l'ancien Continent certaines perfections que la Nature n'avait deſtinées qu'au Nouveau. Le Génois Chriſtophe Colombo, nous en apporta précieuſement le germe en 1493, avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce temps elles ont pullulé avec une facilité admirable, & nous le ſçavons bien.

De deux ſœurs qui portent à peu prés le même nom, la cadette ſemble avoir fait le plus de progrès. Elle ne ceſſe, depuis près de deux ſiécles, de travailler à étendre ſa domination. C'eſt ſur-tout par ſa prodigalité qu'elle

y a réuſſi. Elle a, comme les Conquérans politiques beaucoup gagné de terrein, en ne ménageant pas ſes préſens.

Ce n'eſt pas qu'on en ſoit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de perſonnes diſpoſées à les rechercher volontairement ; mais elle y joint, en les offrant, un attrait ſi ſéducteur, que les cœurs les plus défians ont peine quelquefois à s'en préſerver. On les accepte, ſans preſque s'en appercevoir ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que, lorſqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'eſt pas toujours le maître de s'en défaire.

On ne s'en débarraſſe pas, même en les ſefant circuler. Ils ont la faculté de ſe multiplier, ſans affaiblir la ſource qui les produit. C'eſt ainſi qu'une bougie allumée peut ſervir a en allumer mille autres, ſans rien perdre de ſon éclat, & du feu qui la dévore.

C'eſt-là ſans doute, Mademoiſelle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on pût y remédier. Je le déſire

auſſi de tout mon cœur. Cherchons-en enſemble les moyens. Je conſens volontiers à vous en faire les honneurs.

Les Courtiſannes Grecques ſe ſont diſtinguées, l'une par les charmes de ſon eſprit, l'autre par les agréments de ſa danſe, une autre par ceux de ſa figure. Pour vous, je veux que votre mémoire devienne éternelle par des ſervices rendus à l'humanité. On connaît aſſez votre complaiſance pour elle. On ne ſera pas ſurpris que vous ayez choiſi ce chemin pour parvenir à la gloire.

On en parle tant de cette humanité ! La Philoſophie de nos jours lui donne un ſi beau luſtre ! Vous la voyez ſe développer avec tant d'éclat depuis Stokolm juſqu'à Lisbonne depuis les frontieres du Mogol juſqu'à Londres ! Nous venons de nous battre avec toute la politeſſe & la douceur poſſible, pendant ſept années complettes. Dans cet intervalle, il n'y a guéres eu qu'un million d'hommes coupés, percés, rôtis,

écrasés dans les batailles sur Terre ou sur Mer.

Les maladies, les fatigues, les Hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin sur la Sprée, jusqu'à Villa-Veilha, sur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout sens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds sans plumes, réduites par des Héros à la misere & au désespoir.

Nos recherches ne pouvaient paraître dans un temps où l'humanité eût fait plus de progrés. Il n'était pas possible de leur choisir des circonstances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier : n'attendons pas le retour de la Barbarie. A juger de ses fureurs contre le genre humain, par l'état où il se trouve dans un siécle de lumieres & de Philosophie, nous courrions risque de ne plus trouver sur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiselle, si je ne m'adresse plus à vous dans le reste de

cet Ouvrage. C'eſt à vous que je le dédie : mais je le conſacre à l'humanité. Il s'agit d'inſtruire les Peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il eſt queſtion d'épurer le culte de Vénus, de chaſſer l'air dangereux qui remplit ſes Temples, de purifier juſqu'à ſes Autels.

En traitant des expiations néceſſaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous ; mais j'y penſerai ſans ceſſe. Je ſemblerai perdre vos charmes de vûe ; mais le ſujet m'y ramenera toujours aſſez.

Je vais examiner ſoigneuſement par quels moyens on pourrait parvenir à détruire la puiſſance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne ſera pas mal de dire auparavant quelques mots de ſa nature & de ſa naiſſance. Il faudra remonter à ſon origine, & en donner l'hiſtoire en abrégé. C'eſt un événement dont les médailles ſubſiſtent ; mais l'époque en paraît obſcure. Il ſerait bien utile, bien glorieux de réuſſir à la fixer.

Au reſte, vous ne ſerez ni ſupriſe

ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me suis servi pour travestir cette ennemie cruelle, que je n'aurais osé nommer autrement. Ce mot est tout grec à la vérité : mais la chose qu'il désigne est toute française, & même est assez faite aujourd'hui pour la bonne Compagnie. D'ailleurs vous êtes familiarisée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enseigné ce que c'étoit qu'une Monade, dans le sens de cet homme incomparable. De votre côté, c'est vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurais jamais inventée sans vous. Vous m'entendrez donc sans difficulté, & je vais entrer en matiere sans inquiétude.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature de la Cacomonade.

CE ſont deux grandes & ſublimes queſtions que ces deux-ci. Qu'eſt-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-temps que d'illuſtres Savans en ont ſenti la profondeur & l'utilité. Ils ſe ſont appliqués à les reſoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été ſuivis d'un ſuccès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis ſur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher ſur leurs traces dans le Pays qu'ils ont parcouru, & d'y aller plus avant qu'eux, ſi nous pouvons.

Des réflexions ſérieuſes leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poiſon* (*a*). On n'eſt pas tout-à-fait

(*a*) [*Note des Libraires.*] Le Manuſcrit porte un terme plus énergique. C'eſt celui qui eſt vraiment uſité parmi les Maîtres de l'art.

d'accord sur le sens de ce mot ainsi appliqué. Mais quand on ne sçaurait avoir des idées claires, c'est beaucoup en toute espéce de science, que de trouver un terme qui ne signifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les systêmes possibles. La Cacomonade est donc un *poison*.

De plus, ce poison est phlogistique, corrosif, coagulant & fixe (*a*). Il est phlogistique, parce qu'il cause des inflammations. En qualité de corrosif, il attaque la peau, & y fait naître des solutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs que la nature avait destinées à circuler en liberté. Enfin, c'est parce qu'il est fixe, qu'on a de

---

Nous le plaçons ici en cachette, & en disperſant ſes membres de façon qu'on puiſſe le méconnaître, ſi l'on veut, V. I. R. U. S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jetter les yeux, ſeront les maîtres de le paſſer; ceux au contraire qui l'enviſageront ſans effroi, pourront le reſtituer par-tout à la place de poiſon.

(*a*) Voyez le ſçavant Traité de M. A.... *de morbis venereis*.

la peine à le chaſſer. Voila toute la théorie de la Cacomonade développée par un de ſes meilleurs Hiſtoriens. Elle eſt, comme on voit, claire, nette, inteiligible.

Les Charlatans ſe ſont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célébre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduiſaient dans le ſang. Suivant ſon ſyſtéme, ce qu'on appelle reméde, était un compoſé d'autres petis animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureuſement la chaſſe à leurs adverſaires.

Ainſi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y feſait des prodiges de valeur. La fievre y conduiſait ſes eſcadrons légers ; la Cacomonade ſon infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté peſamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent.

Elle développait ſucceſſivement les différens corps de cette milice redoutable. On combatait long-temps avec vivacité, juſqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportaſſent ſur ceux de la fievre, ou que les mites corroſives fuſſent chaſſées par les inſectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'éfforts, ne s'abymât lui-même en terre, engloutiſſant avec lui les vainqueurs & les vaincus ; ce qui arrivait le plus ſouvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouiſſante. Mais la gravité des docteurs-Régens l'a proſcrite. Fâchés de ſe voir réduits par elle à n'être plus que les Colonels d'un Régiment de rhubarbe ou de ſené, ils ont fait main-baſſe ſur toutes ces petites armées qu'on leur donnait à conduire. Ils ont mieux aimé reſter chefs de quelques corpuſcules aveugles, que de commander à des légions nombreuſes & animées. Ils ont choiſi de remettre au hazard l'harmonie dans les humeurs, avec des

instrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, escortée de troupes actives & bien disciplinées. N'est-ce pas-là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie ?

On ne peut trop regretter ce système : il aurait donné lieu aux hypothéses les plus amusantes. La Métaphysique, la Physique, la Philosophie, la Médecine, en fourniſſent de plus absurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant se consoler de sa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à sçavoir que la Cacomonade est un poison corrosif, coagulant, phlogistique, & fixe.

CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

NOUS ne ſommes pas auſſi bien inſtruits ſur l'origine de la Cacomonade, que ſur ſa nature. Nous connaiſſons l'effet mieux que la cauſe. Il eſt certain que le premier ne réſulte aujourd'hui que de la communication avec une perſonne imprudente ou malheureuſe. Nous n'en apportons point le germe en naiſſant. La Nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il ſe ſoit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en eſt trouvé ſaiſi. Dieu ſans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de ſa main. L'Etre ſuprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes auſſi ſains, auſſi parfaits que ſa compagne pouvait le deſirer.

Si depuis il y eſt arrivé de l'altération, c'eſt vraiſemblablement quelque malheureux individu de ſa poſtérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cauſe de ce développement ſingulier? Eſt-ce l'air? Sont-ce les aliments ou l'abus du plaiſir?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'eſt pas plus mal ſain que celui des contrées où elle ne s'eſt gliſſée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuſes, ſont pour nous une reſſource ſûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît gueres que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fleaux de notre eſpece étaient certainement ignorés dans le Pays où nous avons été chercher le fleau qui les ſuit ſouvent, & les punit dans le nôtre.

Ces trois cauſes ſont pourtant les ſeules qui puiſſent avoir influé ſur ſa naiſſance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenſeurs. Les uns ont dit que l'air ſeul avait ſuffi pour produire dans

l'Isle Hispaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération par-tout ailleurs. Mais il est clair qu'ils se sont trompés.

Depuis deux cens ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne se recueille & ne se seme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaisir. On y conserve un sang libre & pur, tant qu'on se contente de respirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuse, elle se ferait sentir depuis la conquête aux Européens, ainsi qu'aux Naturels du Pays. C'est ce qui ne se voit pas. Ce système n'est donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était spécialement attribuée aux Antropophages, à cause de leurs alimens, comme si la chair humaine était par elle-même un poison. Les Peuples qui font ou qui fourniſſent de ces festins peu polis, sont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robustes, & par conséquent très-sains.

Il eſt donc abſurde de penſer que leur chair, en paſſant par l'eſtomach de leurs ennemis, puiſſe y prendre la vertu de les empoiſonner.

Ce ſerait une vengeance aſſez permiſe : mais on ne ſe venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe eût pu occaſionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voiſines n'euſſent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne réſoud pas la difficulté.

Un habile Médecin, dans un gros Livre ſur ces matieres, a embraſſé le troiſieme ſyſtême. C'eſt, ſuivant lui, l'excès des plaiſirs dans les Pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade ſur la terre. Il raconte à ce ſujet des particularités fort curieuſes.

» Les femmes au Royaume de » Melinde, dit-il d'après Tavernier, » ſont ſi dangereuſes une fois par » mois, que ſi un Européen a le

» malheur de s'arrêter à l'endroit où » l'une d'elles auroit *pissé* dans ce » temps fatal, il en attrape la fie- » vre, des maux de tête, & quel- » quefois la peste. » J'avoue qu'en lisant ce passage, j'ai fait des souhaits ardens pour qu'il ne prît jamais à une femme de Melinde envie de s'arrêter sous ma fenêtre.

Heureusement M. A. même en citant ce trait, avoue qu'il ne convient pas à nos climats ; mais il n'en persiste pas moins à croire qu'il doit y avoir une relation très-intime entre l'origine de la Cacomonade, & l'influence pestilencielle de ces beautés basanées du Zanguébar. Il s'obstine à soutenir que celle-ci a été la raison suffisante de l'autre. On peut voir dans son Ouvrage même avec quelle force & quelle justesse il en raisonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en faisant de pareils systêmes, on parvient à chasser la Cacomonade, comme si les mots barbares avec lesquels on la définit, signifiaient

des vérités lumineuſes & inconteſtables.

C'eſt ainſi qu'on calcule les éclipſes, en regardant les planetes comme de petites parcelles échappées du ſoleil, quand, au temps de la création, il fut froiſſé par une groſſe comete. C'eſt ainſi qu'on profite de la bouſſole, en expliquant les déclinaiſons de ſon aiguille par un tourbillon magnétique qui l'enfile par un bout. C'eſt ainſi qu'on ne laiſſe pas que de digérer & de faire un bon chyle, en diſputant pour ſçavoir s'il eſt produit par diſſolution ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouer, les progrès mêmes de l'eſprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'eſt une vérité au deſſus des diſputes; mais quoiqu'elle ſoit évidente, il ne faut pas laiſſer, tout en la méditant, de conſulter l'Almanach, quand on veut ſçavoir le lieu du ſoleil, & la bouſſole, quand on ſe trouve hors de la vûe des côtes. Il ne faut pas héſiter à remplir

ſon eſtomach, quand on a faim, ni à recourir aux Adminiſtrateurs du vif-argent, quand on s'apperçoit de quelque ſimilitude entre notre climat & celui de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Si nous ſommes en droit de nous plaindre de la Nature, en réfléchiſſant aux maux que nous cauſe la Cacomonade.

SI quelque choſe peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la Nature, c'eſt ſans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaiſirs dont elle fait dépendre la continuation de leur eſpéce. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainſi dans l'alternative, on de ne point remplir ſes vûes, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres ſenſations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorſqu'on en boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'eſtomah, quand on mange ſobrement. La vûe n'eſt bleſſée que quand on la fixe ſur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus néceſſaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, eſt auſſi préciſément celui dont l'uſage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un inſtant pour empoiſonner la vie la plus réglée.

L'Etre ſuprême, diſent les Poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'eſt-là qu'il puiſe à pleines mains, ſuivant ſon caprice, les préſens qu'il diſtribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était ſans doute la lie du mauvais tonneau ; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ſes futailles.

Il faut pourtant jetter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire, avant que d'accuſer la Nature d'injuſtice. Si cette mere tendre avait eu deſſein de nous épargner

le fléau dont nous gémissons ; si elle s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; si elle avait mis entre nous & cette terre funeste quinze cens lieues de mers orageuses ; si elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnaissance pour des précautions si sages & si affectueuses.

Si ensuite notre inquiétude seule avait rendu ces précautions inutiles ; si à travers des obstacles presqu'invincibles, nous étions parvenus à la coupe amere qui enfermait le poison dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fussions hâtés d'y tremper les lévres, malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner, la nature ne mériterait sans doute aucun reproche de notre part.

Nous serions seuls coupables d'avoir violé ses ordres. Nous serions justement punis pour avoir découvert un secret que son indulgence voulait nous cacher. Or c'est ce que l'Histoire nous apprendra. Nous y

verrons peut-être la justification de la Providence.

Le récit des événemens passés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous serons obligés de convenir que pour nous rendre aussi malheureux que nous le sommes, il a fallu la forcer dans ses derniers retranchemens. Nous avouerons que ses soins auraient suffi pour établir notre repos, si notre audace en tout genre n'allait plus loin que sa bonté.

CHAPITRE IV.

Si les anciens ont connu la Cacomonade.

ON s'eſt beaucoup fatigué à chercher l'époque préciſe de cet événement. La Cacomonade a exercé la patience & la ſagacité des Commentateurs en plus d'un ſens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir tranſmiſe. Ils la voient paſſer, par des lignes droites, d'Aſie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui ſuppoſent différens maſques dont elle s'eſt ſervie ſucceſſivement, juſqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, ſuivant leur ſyſtême, qu'elle s'en fut bien trouvée : car elle le porte depuis trois ſiécles, ſans qu'il paraiſſe trop uſé. Mais cette opinion n'eſt pas admiſſible, il faut l'avouer. On voit évidemment que

les anciens, plus heureux & plus ſages que nous, ou du moins plus fidéles aux vues de la Nature, n'ont jamais eſſuyé le châtiment que nous ſouffrons.

Homere eſt exact juſques dans les minuties. Il a placé dans ſon Poëme tout ce qu'il ſçavait de Médecine, d'Anatomie, de Géographie, de Phyſique. Il nous apprend qu'on feſait de ſon temps une boiſſon délicieuſe, avec du fromage rappé dans du vin. Il parle ſouvent de Vénus. Il raconte comment Diomede la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette Déeſſe le ſecret qu'elle a depuis poſſédé en Amérique, il lui en aurait ſans doute fait faire uſage pour ſe venger du Héros. Il aurait introduit le Dieu Mercure avec ſes talonnieres dorées, s'empreſſant d'apporter le reméde.

Cette allégorie ne ſe ſerait pas trouvée la moins ingénieuſe de ſon Poëme. Elle aurait été d'autant plus juſte, qu'en effet Mercure était du parti oppoſé à celui de Vénus. Peut-

on croire que ce divin Poëte eût manqué l'occasion de les faire combattre sur les bords du Simoïs, aux yeux des Grecs & des Troyens ? N'était-ce pas là vraiment le cas de représenter la Terre & la Mer ebranlées dans l'attente du succès, & la Nature entiere partagée à la vue d'un combat qui devait décider de son sort ?

Quel dommage qu'Homere n'ait pas pû faire en personne des expériences sur cette matiere dans quelqu'une des Isles Cyclades ! Il en aurait enrichi ses deux Poëmes. Madame Dacier aurait été intarissable dans ses notes sur cet objet intéressant. Une pareille fiction enchassée dans l'Iliade serait devenue, pour les Commentateurs des siécles passés & à venir, une source éternelle de scolies, de réflexions & de disputes instructives.

Il est clair qu'Homere l'aurait employée, s'il l'avait pû. Si de son tems les Dieux ou les hommes avaient connu la Cacomonade, il en aurait

parlé. Son silence est une preuve inconteſtable qu'au siége de Troyes, & long-temps après, Vénus était encore innocente ; elle se laissait blesser & ne blessait pas.

Dans les siécles postérieurs, Hipocrate, &, depuis, Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif argent ne leur paraissait remarquable que par sa pesanteur & sa fluidité. Les Héros dont ils gouvernaient la santé, n'etaient pas plus sages que les nôtres. Ils étaient aussi lestes, aussi brillans. On nous a conservé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous sçavons comment ils fesaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employassent l'autre métal auquel nos Guerriers ont si souvent recours.

Césaar était sans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces nôces passageres avaient été alors sujettes à quelqu'accident, peut-on croire qu'après en

avoir tant célébré, il se serait trouvé n'avoir gagné que l'épilepsie.

On dit bien qu'Auguste se faisait souvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être suspect : mais c'est avec une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'est plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conserver sa santé, & *s'adoucir la peau*, suivant le judicieux Suétone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtresse des Nations a été si long-temps soumise, n'ont jamais fait usage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ses vertus. Ceux-mêmes qui se sont immortalisés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ses excès.

Ovide, dans son Art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une Maîtresse. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était-là sans doute le moment de placer la Cacomonade, si elle était parvenue jusqu'à lui. Ce-

pendant il n'en dit pas un mot.

Horace se fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelqu'imprécation en beau style contre le vif-argent, s'il en avait tâté ? Il dit énergiquement, & sans détour, à une vieille, des horreurs que la politesse Française ne peut pas même imaginer ; ne lui aurait-il pas souhaité la Cacomonade, si elle avait été de son temps en usage dans la bonne compagnie.

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient sans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paisiblement avec le Public les faveurs de leurs maîtresses. S'ils se plaignaient quelquefois de leur inconstance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des suites désagréables.

Il est donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Lesbies, très-inférieures d'ailleurs aux ***, aux ***, leur étaient pourtant supérieures en un

point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les ſubjuguer : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on ſe rappellait leurs faveurs, on ne ſongeait qu'au plaiſir de les avoir reçues. On ne cherchait point de ſpécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire, & on ne voyait point de perſonnes ſecourables tapiſſer les murailles de Rome avec les affiches de leur recettes.

CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.

NE pouvant faire honneur à cette Héroïne d'un commerce réglé avec les Héros de l'Hiſtoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux priſes avec ceux de l'Hiſtoire ſacrée. Un illuſtre Bénédictin lui a fait une généalogie bien reſpectable. Il lui ſuppoſe une alliance très-intime avec le célebre Job, & la fait deſcendre de lui en ligne directe.

On ne ſe ſerait pas attendu ſans doute à trouver ce trait de ſon érudition dans des Commentaires ſur l'Ecriture Sainte : mais puiſque le Diſciple de Saint Benoît a pû ſans ſcrupule traiter une pareille matiere dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de diſcuter ſes raiſonnmens. Puiſqu'un tel ſu-

jet n'a causé aucun scandale sous sa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être surpris de le voir ici où il se trouve bien plus naturellement.

Le savant Frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de sa femme, qui sans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'est bien assez pour un si saint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi supposer qu'il ait reçu d'elle autre chose que des insultes ?

Il est vrai qu'il était assis sur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que sa chair est couverte d'*ulceres* ; que sa peau est toute *desséchée* ; que son sang est *coagulé* comme du fromage ; ce qui, suivant M. A....., convient aux trois principaux symptômes dont il a fait la description.

Il est vrai aussi que pour consoler Job, trois de ses amis restèrent auprès de lui pendant sept jours &

sept nuits sans dire un seul mot.

Il est vrai encore qu'après ce long silence, Eliphaz, un d'entr'eux, accuse indirectement son cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir semé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maisons de boue, dont le fondement n'était pas propre, & d'y avoir attrapé quelque chose d'assez semblable à la *teigne*.

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Chaldée. On voit bien que la maladie de celui-ci était *corrosive*, *phlogistique* & *coagulante*; mais enfin il n'est pas décidé que ces trois caracteres soient attachés exclusivement à une seule incommodité.

L'Historien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été question ? N'auroit-il pas désigné le siége de la maladie ? Il nous apprend que le patient pansait ses plaies avec

des pots cassés. J'en appelle à tous ceux qu'une expérience suivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils se sont jamais avisés d'employer une pareille charpie.

D'ailleurs Job ne paraît pas s'être exposé au châtiment dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui disant beaucoup d'injures, après leur consolation silentieuse, conviennent qu'il fesait peu d'accueil aux femmes sans maris, *viduas dimisisti vacuas*, par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où est le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie sur ma tête, où en me voyant les jeunes gens se cachaient de honte, où les vieillards se tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'est trompé sur une femme ; si j'ai tâché de me glisser par une porte appartenante à mon ami, que mon épouse devienne la..... d'un autre, & que tous mes voisins puissent.....! Ce n'est point-là sans doute le langage

d'un libertin digne d'avoir part aux tréſors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le Commentateur, c'eſt que ce modele de patience avoue que la pourriture eſt ſon pere, & que les vers ſont ſa mere & ſa ſœur. Le docte Bénédictin a cru ſans doute que la Cacomonade pouvait trouver ſa place dans une pareille famille. Mais ce n'eſt qu'une probabilité. Elle ne peut autoriſer que des conjectures. Elle n'eſt point aſſez grave pour nous réduire à penſer que Job ait jamais eu beſoin de la liqueur des Barometres.

CHAPITRE VI.

Si la lepre était la même choſe que la Cacomonade.

DEs gens fort bien inſtruits de l'Hiſtoire des Croiſades, voyant avec quelle ardeur ces Guerriers impétueux avaient violé des filles Sarraſines ſur les ruines de Jéruſalem, & chagrins d'ailleurs de voir raccourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir ſon ſiége dans la Paleſtine. Ils ont voulu la confondre avec la lepre qui fut, comme on ſçait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des 12e & 13e ſiecles.

La lepre était une petite indiſpoſition qui ſurvenait à la peau. Elle en variait la teinte, ſans la cicatriſer. Elle en parſemait la ſurface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laiſſaient pas que de cauſer des demangeaiſons

violentes, avec une forte envie de se gratter.

Elle n'a été connue, ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Asiatiques, Perses, Syriens, &c. Elle paraît avoir été la maladie essentielle de la Palestine. Les Habitants de ce Pays sont les seuls que la Nature en ait avantagés elle-même, en leur laissant le pouvoir de la communiquer aux Prosélytes qui en seraient curieux, ainsi que la circoncision.

Les Juifs avaient déja l'usage d'aller, tout en se grattant, négocier dans les différentes parties du monde; mais il paraît qu'ils n'y laissaient que leurs marchandises. Ils étaient dès-lors aussi malpropres, aussi usuriers, aussi méprisés qu'ils le sont aujourd'hui. Il n'y avait qu'eux à qui la Religion fit un devoir de la propreté. Il n'y avait qu'eux qui la négligeassent; & ce n'était aussi que chez eux qu'on trouvait des hommes couverts de taches blanches, avec des chatouillements.

Des mœurs contraires mettaient les

Etrangers à couvert des ſuites qu'aurait pû avoir un commerce réglé avec cette Nation. Les Romains, en brûlant le Temple, en égorgeant les Prêtres, en raſant Jéruſalem, n'eurent point de part à ſes démangeaiſons. Le fréquent uſage du bain, & la propreté dont ils feſaient grand cas, les en garantit.

Elles paſſerent en Europe, quand nos ancêtres eurent été ſe laver dans le Jourdain. Ils allerent ſe frapper la poitrine auprès de la montagne des Oliviers. Ils y reſterent peu, mais aſſez cependant pour acquérir l'habitude de ſe gratter comme les enfans d'Iſraël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lépres.

Comme ils ſuaient beaucoup, qu'ils ſe baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver ſouvent les robes de gros drap dont ils ſe couvraient, ils tranſmirent longtemps à leur poſtérité la coutume de porter ſur la peau des écailles couleur de lait, & de les frotter décemment avec le bout du doigt. C'était alors

la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui, d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une navette.

L'uſage du linge devenu univerſel, a fait diſparaître cette coutume précieuſe. Elle ne ſe renouvelle que dans certaines incommodités paſſageres, telles, par exemple, que la G..... de la groſſe eſpece. On pourrait aſſez légitimement la ſoupçonner d'être une deſcendante de la lepre, ou du moins ſon alliée très-proche. Voilà ce que l'Hiſtoire nous apprend de cette maladie à qui les Croiſades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut guères, d'après les ſignes qui la caractériſent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les demangeaiſons, ne vont point avec cette derniere. Elles ne paraiſſent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cauſe quelques chatouillemens, ils ſont intérieurs & peu durables; ſi en ſe montrant au dehors, elle adopte quelque couleur, on ſçait aſſez que ce n'eſt pas le blanc con-

sacré par essence à la virginité.

D'ailleurs la lepre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favorisait point, il est sûr du moins qu'elle ne lui fesait aucun tort. Il semble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux, & l'on voyait se vérifier le proverbe, *à quelque chose malheur est bon.*

On lit dans un Poëme rimé du 12e siecle, ces deux vers :

Felix atque ortu verè dicendo beato
Vivere quæ potuit leproso juncta marito.

Ainsi, tandis que la Loi ordonnait de chasser ces pauvres gens de leur ménage, la Nature s'appliquait à leur rendre de quoi y rester avec honneur. Ce n'est pas la seule fois que les Loix & la Nature se soient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a démontré par un beau raisonnement, que cet effet devait nécessairement s'en-

ſuivre de la lepre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entr'elles rien de commun.

La ſeule reſſemblance que je leur voie, c'eſt d'avoir été toutes deux tranſportées en Europe, après des expéditions auſſi injuſtes que ſanguinaires, les Croiſades & le ravage de l'Iſle Hiſpaniola ſont les époques des deux plus triſtes fleaux dont l'eſpece humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il ſemble que la Nature ait donné exprès pour nous punir, aux Pays que nous allions uſurper, de quoi infecter le ſang de leurs impitoyables Conquérans

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de Pays à découvrir, de nouveaux Mondes encore inconnus, vers les Terres Auſtrales. L'avarice s'eſt déjà éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'eſt hazardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être la pitié de la Providence, nous en ont écarté juſqu'ici. Il y a tout à parier, que ſi jamais nous les décou-

vrons, nous y porterons notre avidité & notre barbarie, & qu'ils nous rendront en échange un troiſiéme fléau dont nous aurons grand ſoin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en ſoit, au reſte, on voit par ce qui précéde, que la Cacomonade eſt pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelqu'effort qu'on faſſe pour honorer de ſa naiſſance les ſiecles antérieurs, la raiſon & la vérité s'y oppoſent. Tous les raiſonnemens, tous les récits à cet égard ſont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe au retour de Chriſtophe Colombo en Europe, l'inſtant où les plaiſirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.

CHAPITRE VII.

Si des Statuts donnés par une grande Reine à une Maiſon Réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.

JE me ſuis fait une loi d'une ſincérité exacte, en entreprenant ce véridique Ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choſes mêmes qui peuvent paraître contraires à mon ſyſtême. Or il ſemble un peu ébranlé par de certains Statuts, donnés vers la fin du 14e ſiécle, à une Maiſon édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'inſtruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour préſenter même aux Avignonais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conſervé dans la langue originale, comme a fait M. A.....

STATUTS donnés à un Couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & ſet, au hueit dau més d'Avous, noſtro bono Reino Jano a permèz lou Bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non ſe tingon dinz la Cioutat, mais que ſian fermados din lou Bordeou, & que per etre conneigudos, que porton uno aguilieto rougeou ſur l'eſpalou de la man Eſcairo.

II.

Item. *Se qualcuno a fach fauto & volgo continua de malfaire, lou Clavairè ou Capitané das Sargeanz la menara ſoutou lou bras per la Cioutat, lou tambourin batten, embé l'aguillietto*

LES

STATUTS donnés à un Couvent de Filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-ſept, au huit du mois d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis d'établir un B.... dans Avignon. Elle ne veut pas que toutes les femmes galantes ſe répandent dans la Ville; mais elle leur ordonne de ſe tenir renfermées dans la maiſon, & de porter, pour être connues, une aiguillette rouge ſur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une faibleſſe, & qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier Huiſſier la menera par deſſous le bras à travers la Ville, au ſon du tambourin,

rougeou ſur l'eſpallo, & la lougeara din lou Bordeou ambe las autros. Ly defendra de non ſi trouba foro per la villa, a pena dos amarinos la primieiro vegade, & lou foué & bandido la ſecondo fès.

III.

Noſtro bono Reino commando que lout Bordeou ſiege à la Carrieiro dau pon traucat, prochè lous Fraires Augouſtins, juſqu'au portau peiré, & que ſiege une porte dau meſme couſta, dou todas las gens intraran, & ſarrada a clau per garda que gis de jovineſſo non vejeoun las dondos ſenſou la permiſſieou de l'Abbadeſſo ou Baylouno, que ſara todos lous ans nommado per lous Conſouls. La Baylouno gardara la clau, avertira la jovineſſo de nen faire gis de rumour ny d'aiglary eis fillios abandonados; autromen la mendro plagno que y aio, noun ſortiran pas que lous Sargeans noun lous menon en priſon.

avec l'aiguillette rouge sur l'épaule, & la logera dans la maison avec les autres. Il lui défendra de se trouver dehors dans la Ville, à peine d'être fouettée secrettement pour la premiere fois, & d'être fouettée publiquement & bannie la seconde.

III.

Notre bonne Reine commande que la maison soit établie dans la rue du Pont rompu, *proche le Couvent des Freres Augustins*, jusqu'à la porte de pierre, & qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puisse passer, mais pourtant qui se ferme à clef, afin que la jeunesse ne puisse rendre de visite aux filles, sans la permission de l'Abbesse ou Supérieure, qui sera tous les ans nommée par les Consuls. Cette Supérieure gardera la clef. Elle avertira la jeunesse de ne point faire de bruit, & de ne point chagriner les filles. Autrement, à la moindre plainte qu'il y aura, ils ne sortiront que pour être conduits en prison par des Sergens.

IV.

La Reino vol que toudes lous ſamdès la Baylouno & un Bardier deputat das Conſouls, viſitoun todos las fillios debauchados que ſeran au Bordeou ; & ſé ſen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiſo, que talos fillios ſian ſeparados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.

V.

Item. *Se ſe trobo qualco fillio que ſiego iſtado empregnado, din lou Bordeou, la Baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun ſe perdo & n'avertira lous Conſouls, per pourveſien à l'enfan.*

VI.

Item. *Que la Baylouno noun permettra a ges d'amos d'intra dins lou Bordeou lou jour vendre & ſandé ſan, ni lou benhoura jour de Paques, a pena d'être caſſado, & d'avé lou foué.*

IV.

La Reine veut que tous les ſamedis la Supérieure, & un Barbier envoyé par les Conſuls, viſitent toutes les Demoiſelles qui ſeront dans le B..... & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des ſuites fâcheuſes, qu'on la ſépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que perſonne ne l'approche, & pour éviter à la jeuneſſe des accidens.

V.

Item. S'il ſe trouve quelque fille qui devienne groſſe, la Supérieure veillera à ce qu'elle ne ſe défaſſe point de ſon fruit, & elle avertira les Conſuls, afin qu'ils ayent ſoin de l'enfant.

VI.

Item. La Supérieure ne permettra à perſonne l'entrée de la maiſon les jours du Vendredi & du Samedi-Saint, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être caſſée & fouettée publiquement.

VII.

Item. *La Reino vol que todos las fillios debauchados, que ſeran au Bordeou, noun ſiam en gés de diſputo & jalouſié, que noun ſe derauboun, ne batoun; mas que ſian como ſorèz; que quando qualco carello arribo, que la Baylouno las accordé, & que caduno ſen ſtié a ce que la Baylouno n'en jugeara.*

VIII.

Item. *Se qualcuno a rauba, que la Baylouno faſſo rendre lou larrecin à l'amiable, & ſe la larrouno naun lo fai, que ey ſian dounados las amarinos, per un Sargean dinz uno chambro, & la ſecondo lou foué per lou Bourreou de la Cioutat.*

IX.

Item. *Que la Baylouno noun dounara intrado a gis de Juſious; que ſe per fideſſo ſe trobo que qualcun ſie intrat & age agu connoiſſancé de calcuno dondo, que ſia empriſonat per avé lou foué per touto la Cioutat.*

VII.

Item. La Reine veut que toutes les filles vivent ſans diſputes & ſans jalouſie ; qu'elles ne ſe volent ni ne ſe battent, mais qu'elles s'aiment comme des ſœurs ; que s'il arrive quelque querelle, ce ſera la Supérieure qui les accommodera, & on ſera obligé d'en paſſer par ſon jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol, la Supérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuſe ſe refuſe à la reſtitution, elle ſera fouettée, la premiere fois, par un Huiſſier dans une chambre, & en cas de récidive, par le Bourreau dans toute la Ville.

IX.

Item. La Supérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y gliſſe par adreſſe, & qui ait connaiſſance de l'une des filles, il ſera empriſonné, pour être enſuite fouetté publiquement par la Ville.

En lisant ce dernier article, on ne peut trop admirer la délicatesse du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un soulagement préparé pour les Chrétiens fidéles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la soif. C'aurait été les ramener au giron de l'Eglise par une étrange voie ; mais, comme on sçait, il y a eu des siécles où l'on prenait toutes sortes de chemins pour subjuguer le cœur de l'homme.

En autorisant un établissement si utile, Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une Princesse de cet âge ait songé à se rendre la législatrice d'une pareille fondation. Mais si l'on pense aussi que dès-lors cette belle Reine avoit déjà fait pendre un mari qui lui déplaisait ; qu'elle procura le même sort à trois autres dont elle se lassa successivement ; que dans le grand art de se défaire ainsi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu d'égale

que la Reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux assistans, & édifia toute la Chrétienté, on sera moins étonné que Jeanne se soit occupée de si bonne heure des plaisirs de ses Sujets.

Au reste, les Loix auxquelles elle en soumettait les instrumens, étaient fort sages. Il serait à souhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la visite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faiblesse humaine paraît exiger des Princes quelque complaisance; mais sur-tout des attentions pour le soulagement qu'on lui prépare. Ils sont en conscience obligés de veiller soigneusement, *per evita lou mal que la jovinesso pourrié prenre.*

Cette visite semble donner atteinte à ce que j'ai dit jusqu'ici, & rejetter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorziéme siécle il fallait déjà prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'ensuit que leur commerce avait déjà aussi quelqu'effet coagulant ou corrosif. Ainsi on pourrait les soup-

çonner d'avoir été dès-lors ſujettes à l'inconvénient qui occaſionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchiſſant bien, on voit qu'il ne réſulte de ce trait hiſtorique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illuſtre Médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuſes dont mon Livre eſt enrichi. Il prouve avec évidence que l'article IV de la Reine Jeanne ne doit point allarmer ceux qui penſent comme moi. Avant le quinziéme ſiécle, les objets de la tendreſſe de cette belle Reine pouvaient être expoſés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à S. Domingue par une cauſe inconnue.

On ſçait aſſez que de nos jours même la Cacomonade n'eſt pas la ſeule puiſſance dangereuſe qui régne dans les lieux ſemblables à ceux que protégeait la Comteſſe d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la ſolidité de mes maximes. Il eſt évident que juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle, les plaiſirs étaient peu contagieux.

On pouvait encore s'y livrer ſans beaucoup de crainte, lorſqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'Univers entier.

CHAPITRE VIII.

Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.

IL y a trois siécles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne sçaurait assez s'occuper des avantages qui nous en sont revenus. Cette découverte nous a valu le plaisir de porter des galons sur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'est depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le scorbut. On se trouva dès-lors en Europe en état d'égorger régulièrement deux cens mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les massacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à soixante mille au plus.

Le premier vaisseau qui aborda en Espagne, ainsi chargé des productions

du nouveau Monde, y excita un raviſſement général. On ne ſe laſſait point d'admirer les Héros qui avaient été chercher ſi loin, & à travers tant de périls, de nouvelles reſſources pour la félicité du genre humain. On s'extaſiait à la vûe du fruit de leurs travaux.

On appercevait ſur le tillac, & dans l'ordre le plus ſatisfeſant pour la vûe, de petites mantes de plumes incarnates teintes avec le ſang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux tranſportés avec les doigts de leurs anciens poſſeſſeurs; des plaques d'or avec les nés qui s'en étaient long-temps enorgueillis.

Les Argonautes du ſeiziéme ſiécle ſe piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à-la-fois les joyaux & ce qui ſervait à les ſoutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or reſtait entre les mains des vainqueurs,

avec ſon ornement. C'était épargner le temps dont les Conquérans de tous les ſiécles ont toujours avec raiſon été fort avares. Cette économie produiſit une charge abondante pour un vaiſſeau qui vint étaler en Eſpagne les dépouilles d'un autre hémiſphère.

Tandis que ce ſpectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derriere tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choiſiſſait déjà ſes logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle ſuivit Chriſtophe & Martin Colombo juſqu'à la Cour, où une vertueuſe Reine, nommée Iſabelle, rempliſſait le trône, dont elle venait de chaſſer ſon frere.

Cette ſage Princeſſe, avec ſon mari le ſincère, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, ſon parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juſte de le dépouiller. Ils feſaient donc embarquer des trou-

pes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes se mirent en mer avec des provisions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en faisait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée sur les registres des Munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureusement pour elle, Charles VIII se mit en tête d'aller à Rome rendre une visite au Saint Pere Alexandre VI.

Personne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïsme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples, & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils se feraient défaits plus volontiers, fut la seule qui leur resta. A leur retour ils la transplanterent dans leur Patrie, où la ga-

lanterie françaiſe l'accueillit honorablement ; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne ſi glorieuſe.

CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainſi une entrée en France à la ſuite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en temps pour former des Colonies dans le reſte de la Terre. Elle deſcendait la Garonne, pour aller jetter l'ancre dans la Tamiſe. Elle repaſſait les Pirénées pour courir, à travers l'Eſpagne, ſe rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre poſſeſſion de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la ſainte Inquiſition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas ſouffrir dans ſon Royaume. Elle pénétrait dans la Zone Torride, au mi-

lieu des ſables de l'Afrique. Elle abordait ſans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les ſources du Sénégal juſqu'à la Cafrerie, depuis le Monomotapa juſqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les ..... qui n'étaient cependant pas ſes plus zélés Miſſionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établiſſait plutôt qu'eux dans les Comptoirs les plus favorables. Elle y laiſſait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ſes débouchés.

Elle ſe rendait plus commodément par Marſeille en Syrie & en Egypte. Elle viſitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la fésaient frémir. Elle rougiſſait de colere à la vûe d'une foule d'hommes qui loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circaſſiennes de louage qui ne ſont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la

Loi de Mahomet permet le commerce aux Incirconcis, comme aux Croyans, elle trouvait une entrée juſques chez les fiers Muſulmans de la Secte d'Omar.

Ceux-ci la tranſmettaient charitablement aux Hérétiques, Sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux Habitans du Mogol, adorateurs de Brama & de Viſtchnou, qui s'empreſſaient à lui donner des jonques pour la tranſporter à Macao & à Nangazaqui, aux Théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en paſſant à la côte de Malabar. Elle ſe rafraîchiſſait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des Bananiers & des Cocos. Elle s'y nourriſſait de muſcades, de gérofle & de canelle. Parvenue ainſi aux extrémités du monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de ſa puiſſance.

Il y a, diſait-elle avec tranſport, des hommes rouges & bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela eſt à moi.

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raiſin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoiſonnent délicieuſement avec ce même jus diſtillé par le feu; d'autres qui ſe réjouiſſent avec de la ſalive de vieille femme infuſée dans du ſuc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal ſaine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voiſins; d'autres qui ſe laiſſent fouetter ou égorger, & tout cela eſt à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné ſur le viſage; d'autres qui ſe colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui ſe parfument & ſe friſent pour attirer des Amans; d'autres qui leur donnent la peſte en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela eſt à moi.

O vaillant & célèbre Chriſtophe

Colombo ! ô vous mes fidèles & bien-aimés Caſtillans ! bénis ſoyez-vous à jamais, vous qui avez multiplié ma race comme le ſable de la Mer, & ma poſtérité comme les étoiles du Ciel. Puiſſent les tréſors du Potoſe devenir pour vous inépuiſables comme les miens ! Puiſſiez-vous être éternellement les ſoutiens de mon Empire, comme vous en avez été les premiers Prédicateurs !

Après s'être ainſi rendu compte de ſa reconnaiſſance & de ſes conquêtes, la Cacomonade ſe remettait en route, pour en entreprendre de nouvelles, ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle ſe ſervait était douce. Il n'eſt pas étonnant qu'après des voyages ſi longs & ſi rapides, elle ſe trouvât encore en état de revenir en France, dont elle paraiſſait avoir fait le centre de ſon Empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait, dans chacun de ſes paſſages, la livrée & le nom de la Nation dont elle ſortait. Elle était Napolitaine en

France, Françaiſe à Naples & à Madrid, Caſtillane à Lisbonne, Portugaiſe à Nangazaqui, Turque à Iſpahan, & Françaiſe encore à Conſtantinople (*a*). Il n'y a rien de ſi beau peut-être que de lui voir ainſi franchir les mers & les montagnes, s'élancer du Pic d'Adam ſur les pointes de l'Imaüs, & voler des rivages de la Californie à Madagaſcar. Nous avons cru que ce ſpectacle méritait bien au moins un Chapitre.

[*a*] [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas diſſimuler que cette aſſertion du Docteur contredit bien formellement celle que ſon Hiſtorien lui met dans la bouche au Chapitre IV de l'Optimiſme. Celui-ci fait dire à M. Pangloſſ, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Perſans, les Siamois, ne connaiſſent pas encore la V..... mais qu'il y a ſeulement une raiſon ſuffiſante pour qu'ils la connaiſſent dans quelques ſiécles.* Cette autorité eſt grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir ſur celle de notre Manuſcrit. A Dieu ne plaiſe que nous voulions accuſer M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les Mémoires d'après leſquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs ſon Héros, au temps où il le feſait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumieres que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.

CHAPITRE X.

De l'origine des Perruques.

NOUS avons vû la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver ſa gratitude à toute la Nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les Chroniques du temps, F..... P..... la prit ſur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour ſe bien couvrir la tête.

Les Génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne ſouffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces treſſes

induſtrieuſes qui imitent l'ouvrage de la Nature, & replacent ſur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que ſi un Prince était borgne, la mode pourrait bien venir, parmi les Courtiſans, de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F..... P..... n'était pas ſi difficile à imiter. Il eut la conſolation de voir ſes Sujets s'empreſſer de le ſuivre. On ne vit peu de temps après, depuis le Rhône juſqu'à la Meuſe, que des chevelures fauſſes; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous eſt venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la luette, & les voix ſe ſont rétablies; mais les perruques ſont reſtées malgré les efforts du Clergé. Ces dignes & reſpectables Membres de l'Egliſe ont paru long-temps révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'uſage à tous ſes Miniſtres. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de ſon Archevêque la permiſſion

miſſion d'uſer innocemment de ce ſecours, qui peut encore paraître ſuſpect aux gens inſtruits.

La néceſſité a rendu depuis les Séculiers plus indulgens ; mais les Moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles ſont encore bannies de tous les Couvens, au moins de ceux où l'on ſe pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes voués par état & par goût à la chaſteté, n'ont pas toléré chez eux des coëffures qui ne lui doivent pas l'exiſtence. Les Capucins contens de porter des cheveux naturels ſur le viſage, ont négligé d'en étaler d'empruntés ſur leurs têtes. Les autres Mendians attachés à la tempérance & à leur régle, comme les Cordeliers, ou la propreté, comme les Recollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarraſſant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que ſon uſage ne les fît ſoupçonner d'avoir des ſtigmates d'un autre genre que ceux de leur reſpectable Patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête râse les dispense. Du moins il est certain qu'ils voyent sans inquiétude des Barbiers intelligens se répandre dans les Villages, pour y faire la tonte des Payfannes; & quand ils rencontrent celles-ci seules, ou à l'écart, ce ne sont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuisible à ce qui en est l'objet. Les perruques occasionnées par un besoin royal, semblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des Nations Européennes. On proportionna longtemps leur volume à la dignité ou à la capacité du sujet qui devait s'en parer. C'étoit à la Cour sur-tout qu'on estimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être sûr qu'une masse de cheveux de trois pieds en quarré annonçait un mérite supérieur à celui qui n'était ombragé que par une masse de deux pieds.

Ce fut là le temps de notre gloire. Il semble que l'honneur de nos Empires modernes ait été, comme la force

de Samſon, attaché à des treſſes myſtérieuſes que le fer devait reſpecter. Nous avons permis que le ciſeau impur des Philiſtins y touchât. La mode, comme une autre Dalila, a porté la main ſur les voiles auguſtes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la ſageſſe & la profondeur des réflexions de nos Peres.

On ſçait auſſi ce qui en eſt arrivé. Après cette fatale opération, les Peuples modernes ſe ſont réveillés ſans force & ſans courage. Les petites perruques ancrées ſur les têtes, n'y ont plus occaſionné que de petites vûes. Ces coëffures légeres en ont laiſſé évaporer la ſubſtance que de larges couvre-chefs y nourriſſaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles ſe ſont volatiliſées, comme chez les Diſtillateurs mal-adroits les eſprits de la liqueur ſe diſſipent, quand le chapiteau de l'alambic n'eſt pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques eſt donc diminuée ; mais la puiſſance de leur mere ne l'eſt pas. On voit encore

tous les jours augmenter ſes progrès.

Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes Loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précéde, on voit que la Cacomonade eſt un ennemi commun, contre lequel il faut ſe réunir. Il attaque également le ſceptre & la houlette. Le ſceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chaſſer. On en a déjà eſſayé pluſieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous inſuffiſans.

CHAPITRE XI.

Reſſources dont on ſe ſert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne ſont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle.

L'HISTOIRE raconte qu'à la premiere bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant reſtés vainqueurs, s'amuſerent à examiner les bleſſures qu'avaient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'Hiſtoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne faiſaient que des égratignures, ils ne purent ſoutenir l'idée de ſe battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vûe ſeule d'un ſabre Italien les fit trembler dans la ſuite; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entiere au pouvoir des Romains.

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuse. Les Docteurs étaient familiarisés avec les Citoyennes de nos climats. Ils traitaient sans répugnance les indigestions, la fievre & les autres infirmités qui affermissent leurs fortunes, en excitant nos allarmes. Mais leur confiance tomba à l'aspect d'un visage dont Hipocrate n'avait pas anatomisé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il est vrai que sa présence s'annonçait par des signes un peu effrayans: On laissait son nez dans son mouchoir. On crachait sa langue & les glandes qui la rafraîchissent. En voulant jetter une pierre, on était tout surpris d'avoir lancé son bras. On se trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des Serrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laisse pas de quoi exciter même l'ombre d'un soupçon. On crut qu'une nouveauté si terrible était la derniere ressource de la mort. On se persuada que le genre

humain alloit périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour completter l'effroi, on s'imaginait qu'elle étoit contagieuſe comme la peſte. On ne ſçavait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y expoſer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance était répandue dans toute la ſociété. Chacun tremblait pour ſoi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraiſſaient frappés. Des Auteurs contemporains avouent qu'il en périt pluſieurs au milieu des bois, où la terreur publique les feſait abandonner.

Dans cette conſternation générale, la Faculté perdit la tête. Eſculape dérouté ceſſa de rendre des oracles. Ce n'étoit plus le moment où avec de l'eau tiéde & de l'éloquence, un Docteur parvenait à ſe faire honneur des efforts de la Nature. Ici elle reſtait dans l'inaction ; elle était accablée ſur le champ. Elle implorait à grands cris le ſecours de l'art ; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compaſſion inutile. Il était loin de

ſonger à pourſuivre une antagoniſte qu'il n'oſait pas même enviſager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du ſpectacle en diminua l'impreſſion. Des hommes ſans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les Docteurs, ſe préſenterent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant aſſurer le ſuccès, ils vendaient au moins l'eſpérance.

On fit des épreuves; on riſqua des infuſions de végétaux; on conſeilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita Hipocrate; on n'avait aucunes lumieres, & déjà on diſputait avec aigreur ſur les moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette ſituation, comme dans toutes les autres, le hazard vint au ſecours de la ſcience. On avait ſous la main un fluide blanc comme l'argent, plus peſant que lui; mais connu par ſa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, ſans qu'on ſça-

che trop pourquoi. Perſonne ne pouvait imaginer qu'en le broyant avec de la graiſſe, & l'appliquant enſuite ſur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer ſon activité, on réuſſirait à mettre en fuite cette étrangere, dont le ſéjour devenait ſi funeſte à ſes hôtes.

A la vérité on prétend que pluſieurs Arabes très-experts s'en étaient déjà ſervis dans quelques circonſtances. Ils l'employaient, dit-on, pour tuer les poux, pour chaſſer les dartres, pour appaiſer les démangeaiſons & pour d'autres maladies de la peau. Mais leur méthode n'était point connue en Europe. Quand Avicenne ou Serapion en auraient parlé, il n'en était pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui était bon contre les poux, devait l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'eſt que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réuſſit.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de singulier, c'est que la Faculté s'y opposa de toute sa force. Elle n'avait point voulu chercher de ressource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, suivant son usage, celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ses déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les Barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât pour en interdire l'usage.

C'est ainsi qu'on à vû l'émétique décrié avec violence par les prédécesseurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'est ainsi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où on en détaille à présent les vertus avec enthousiasme. C'est ainsi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui passent pour sages. Des Médecins, reçus Docteurs, ont signé un mémoire où l'on disait qu'il fallait laisser les Etrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus frappants des inconséquences où la passion & l'entêtement peuvent porter, même les gens instruits. La mode & l'opinion sont en tout les Reines du Monde ; mais le vif-argent par son utilité ne méritait pas d'être soumis à leur caprice.

On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en servir, après avoir essayé de le faire condamner. La Faculté, rassurée par ce secours, voulut se rapprocher des infortunés qu'elle avoit trahis en quelque sorte. Mais la place était prise. Une Rivale, long-temps méprisée par elle, avait saisi le moment de son effroi.

Comme les signes du désastre auquel il fallait remédier, étaient extérieurs, & que la Faculté régente avait paru les craindre, une autre Faculté, moins timide & plus active, se les était attribués. Celle-ci hazarda la premiere, avec quelque méthode, l'usage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des Empyriques, produisait

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du Public ; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poste dont ils croyaient pouvoir disposer, leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou qui s'ouvrait. Les usurpateurs ont conservé jusqu'aujourd'hui le droit d'y travailler presque seuls. Les Docteurs Régens se voyent avec regret exclus de la source de tant de richesses. Ils essayent souvent de s'y glisser ; mais on ne leur permet point de manier la composition précieuse qui détrône l'Etrangere, & attire l'argent des malades. On leur permet seulement de raisonner sur la théorie qui ne rend rien. On les laisse aborder à l'entrée de la mine. On souffre qu'ils éclairent les Ouvriers, s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui seule est lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires au ſujet du Chapitre ſuivant.

NOUS prévenons les yeux délicats de paſſer par-deſſus tout le Chapitre qui ſuit, quoique ce ſoit le plus inſtructif de l'Ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloſſ de gaſer les choſes d'une façon honnête, il ne lui a pas été poſſible probablement de les adoucir dans ce Dialogue, où il ne fait que rapporter les diſcours des Interlocuteurs. Il aurait bleſſé la vraiſemblance & la vérité, en changeant quelque choſe à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils ſoient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matiere. Ils ſont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illuſtres qui paraiſſent ſur la ſcéne.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck sur l'usage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, est inconteſtablement la ſeule barriere que l'on puiſſe oppoſer avec ſuccès aux invaſions de la Cacomonade. Il ne ſe contente pas même d'arrêter ſes progrès; il pénétre juſqu'à ſa ſource. Il l'attaque, la preſſe, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-deſſus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelqu'idée, tant de ſon efficacité, que des différentes manieres de le préparer & de leurs ſuites, ſi l'on jette les yeux ſur le petit Dialogue ſuivant. Il y a deux Interlocu-

teurs. Le premier eſt un de ces Magiſtrats lettrés, qu'on nomme à la Chine *Colao*, & que les Européens ſe ſont aviſés de nommer *Mandarins*, ſans qu'on en ſçache trop la raiſon. Le ſecond eſt le fils de mon reſpectable Maître Monſieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la conſolation de le retrouver à Pequin l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troiſiéme ordre la converſation ſuivante, qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour, mon révérend Pere. Je me ſuis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque, ſans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval, avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuſes; mais j'étais bien-aiſe de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous aſſez heureux pour

pouvoir être utiles à votre Excellence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un grand plaisir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat dans la machine pneumatique, ou détourner le tonnerre avec l'aiguille électrique ?

LE MANDARIN.

Non, ce n'est pas cela qui m'amene.

LE BARON.

Voudrait-elle se défaire de quelques balles de soie crue, de quelques vieilles porcelaines pour envoyer en Europe ? Il est grand temps, Monseigneur, je vous en avertis. Elles vont bientôt baisser de prix, depuis que de sçavans Chimistes en ont découvert le secret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiéte guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confesse, & obtenir la rémission de vos péchés par l'interceſſion de Saint Ignace de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand Saint François de Gonzague, qui se mettait sur la poitrine un linge mouillé pour empêcher son cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel secret vous vous servez vous autres, quand vous avez là.....

LE BARON.

Ah! ah! Monseigneur. A nous! Là....! Fi donc.....

LE MANDARIN.

Eh sans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant soutenu tous mes examens avec

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la premiere année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau auſſi-bien qu'aucun lettré de l'Empire : c'eſt à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la..... Pourquoi ne l'auriez-vous pas auſſi quelquefois ?

LE BARON.

Mais votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accuſés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été auſſi prudent ! je ne ſerais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaiſſeau qui vous a apporté des piéces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des orgues, il y avait une très-belle fem-

me. N'en avez-vous pas entendu parler ?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne ſommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'eſt le Diable, Monſeigneur, qui ſe cache ſous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela ſe peut ; mais il y eſt bien déguiſé. J'étais ſur le port à l'inſtant du débarquement. Je vis deſcendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez ſi joliment applati ! Elle ſerrait les paupieres avec tant de délicateſſe ! Sa bouche était ſi bien fendue, ſi agréablement coupée depuis la naiſſance d'une oreille juſqu'à l'autre ! & un pied, mon Pere, un pied ! Mon pouce aurait rempli ſa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vû de plus beau, depuis le fleuve Jaune, juſqu'au fleuve d'Oubli.

LE BARON.

L'intervalle eſt pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la Nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout!

Je m'apperçus bientôt que la Nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle Etrangere avait été insultée par un Matelot. Dès qu'elle sçut que j'étais le Gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui proposai des conditions; elle les accepta. J'ai fait punir le Matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre Diable a eu la *Cangue*; & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœchaberis*, & vous souffrez justement....

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne ſçais ſi c'eſt Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guériſſent. Nos Médecins refuſent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous aſſez pour m'indiquer un reméde ? Je vous prendrai trois groſſes de chapelets, & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons, voyons. Quoique nous ſoyons peu ſujets aux maladies, nous portons toûjours avec nous de toutes ſortes de remédes, comme quantité d'autres choſes, que nous faiſons accepter aux autres, & dont nous n'uſons pas. Il s'agit ici de choiſir une méthode.

LE MANDARIN.

Mais il ſemble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela eſt bientôt dit ; mais croyez-vous le choix ſi aiſé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne ſoit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples & par de beaux raiſonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raiſonnemens ne ſont rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des Pays où l'on penſe tout autrement. Pour peu qu'une choſe puiſſe paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente enſuite pour prouver qu'elle eſt mauvaiſe ; & ſi enfin on avoue qu'elle eſt bonne, c'eſt toujours le plus tard qu'on peut. Préſentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Eſt-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet ongnent qu'on appelle du *Neapolitanum*. Il eſt compoſé de graiſſe & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croute huileuſe, depuis le talon juſqu'à la clavicule, & depuis les omoplates juſqu'au bout des ongles. Vous ſerez gras, puant, inſupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieusement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de salive effrayante. Vous pourrez en perdre ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la luette (*a*), comme le défunt Roi de glorieuse mémoire F.... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les administrant par extinction. Il faudrait toujours vous frotter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(*a*) Lettres de Gui Patin, let. 133.

pour

pour ſuſpendre l'effet du mercure, s'il eſt trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela eſt plus commode.

LE MANDARIN.

Y aura-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand ſera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh ! oh !

LE BARON.

Sans contredit. Le reméde étant plus doux, ſera auſſi moins actif. Les molécules bienfeſantes ne pourront pas aller chercher auſſi avant les parties impregnées du venin. Pour peu que celui-ci ſoit abondant, il en reſtera aſſez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou ſix ans *après quelqu'intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *conſtitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris.

LE MANDARIN.

Cela est désolant. Ah ! mon ami ; qui l'aurait dit, en voyant un si petit pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'est pas lui qui vous a blessé. Au reste, ne vous désespérez pas : vous pourriez essayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout nud dans une boîte de sapin bien close, dont vous ne sortiriez que la tête. Par en bas, on vous passerait sous les fesses un réchaud allumé avec du mercure sur les charbons. Ce fluide volatilisé par le feu, retenu autour de vous par la machine, & par un grand manteau dont elle serait couverte, pé-

nétrerait peu à peu dans les pores, vous ſueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont eu lieu de ſe louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'eſt pas de mon goût. En vérité, voilà qui eſt étrange. Vous êtes ſi habile, & tous vos ſecrets ſe réduiſent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guériſon incertaine, ou à mettre un réchaud ſous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne ſuis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec pluſieurs ſortes d'œthiops minéral. On pourrait vous donner une ſolution de mercure par défaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela : mais notre Frere Apothicaire vous en fera, ſi vous voulez.

BIBLIOTHECA Ottavionsis

LE MANDARIN.

Eh morbleu, laissez-là ce qu'on pourrait faire, & dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

LE BARON.

Voulez-vous m'en croire ? Vous voyez cette petite boîte rouge : à votre place, je m'en tiendrais-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules grises. Comment les appellez-vous ?

LE BARON.

On les nomme en Europe, *Dragées de Keiser*. M. Keiser est un Praticien Allemand & mon compatriote, qui a imaginé une composition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez, vous ferez usage de sa recette. Je vous gouvernerai, vous guérirez certainement.

LE MANDARIN.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

Si sûr que ce n'eſt qu'après votre guériſon que je vœux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte ſur votre parole. Je m'en tiendrai aux boîtes rouges. Allons, je vais commencer ſur le champ à me traiter. Vous devez tout attendre de ma reconnaiſſance.

CHAPITRE XIII.

Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.

ON vient de voir ci-dessus que les Compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le secret & la réputation de M. K ..... jusqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes Bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuses dragées, & en recommander l'usage à son Prosélite. Cela semble un peu contredire ce que nous avons dit au Chapitre X. On y trouve que toutes les ressources imaginées jusqu'ici, sont peu efficaces & insuffisantes.

Mais nous avons parlé de leur insuffisance quant à l'espéce des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il eſt certain qu'on réuſſit à rétablir les particuliers. On les lave de la ſouillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis ; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occaſion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne rattrape plus dès qu'on l'a une fois laiſſée échapper.

Mais le genre humain n'en reſte pas moins attaqué. La Cacomonade, ſemblable à l'hydre de la Fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empreſſement ; de ſorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la néceſſité de l'employer devient chaque jour plus preſſante & plus ſenſible. On ne réuſſira jamais à s'en délivrer, qu'en écraſant d'un ſeul coup le monſtre qui nous dévore les entrailles. C'eſt, comme on vient de le dire, une hydre qui ſe multiplie par

ſes pertes mêmes. Pour l'exterminer, il faut couper à-la-fois toutes ſes têtes. Pour l'empêcher de renaître, il eſt néceſſaire d'y appliquer le fer & le feu ſur le champ.

Les Gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & ſalutaire. Il ne s'agira pour celà, de leur part, que de renouveller, & ſur-tout de veiller à faire exécuter des précautions priſes depuis long-temps à ce ſujet, & autoriſées par le conſentement des anciens Peuples dans des occaſions bien moins intéreſſantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des Villes. Il y avoit peine de mort contre ceux qui ſe hazardaient à y rentrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les ſequeſtrait de la ſociété humaine; & quoiqu'un des priviléges de leur état fût de ſerrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vû, on exigeait qu'ils allaſſent porter au loin leurs talens & leurs démangeaiſons.

Cette politique ſage a été depuis imitée dans tous les Pays curieux de leur conſervation. En France même on en a fait uſage d'abord contre la lépre, quand elle eut jugé à propos de ſe tranſplanter des bords de la Mer morte ſur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eut paſſé du Jourdain dans la Seine. On s'en ſouvint enſuite à la premiere deſcente de ſa rivale de l'Amérique. Les Magiſtrats infatigables, qui veillent au repos & à la ſécurité des Habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les Arrêts les plus ſéveres. Ils firent des Ordonnances pour en défendre le tranſport dans l'intérieur de la Ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des Réglemens de Police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes perſonnes ſuſpectes d'alliance avec la Princeſſe de l'Amérique, à quiconque s'eſt laiſſé ſurprendre à ſes artifices, *de quitter Paris dans les vingt-quatre*

heures, ſous peine de la hart. On annonce qu'il ſe trouvera à la porte par laquelle il leur eſt enjoint de ſortir, *des diſtributeurs chargés de leur donner à chacun quatre ſols pariſis, pour les indemniſer des frais du voyage.* Les riches même, & les Naturels du Pays, ſont exclus des rues, ſous peine, s'ils y ſont rencontrés, *d'être jettés dans la riviere* (a). On les renferme dans leurs maiſons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics conſacrés à cet uſage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On ſe charge de les y fournir de vivres, & de tous les ſecours qu'exige leur état, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'Ennemie, & qu'ils ſe ſoient mis en état de figurer dans la ſociété ſans rougir, ou ſans la troubler.

Tels ſont les Réglemens qu'il faut ſe hâter de remettre en vigueur, avec quelque modification pourtant. Il eſt très-bon de punir de la hart tous

(a) Voyez les Regiſtres du Parlement & du Châtelet.

ceux ou celles qui, après un certain temps marqué pour les purifications, oseront reparaître avec des souillures. Mais ce ne serait pas assez de leur donner quatre sols parisis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait, ce serait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur Pays. Elle s'y multiplierait, pour peu que le terrein fût favorable à sa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la Capitale avec impétuosité.

Il ne suffit donc pas de chasser les Sujets de l'Etrangere. Il est bien plus sûr & bien plus raisonnable de les arracher à cette sujétion importune. Il faut leur ouvrir des asyles où ils puissent s'affranchir sans inquiétude, & que la facilité d'y briser leurs fers leur en fasse naître l'envie. Il faut établir dans chaque Ville ou Bourg, un lieu considérable, une maison où tout repentant, quel qu'il soit, puisse être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on soit maître de payer ou de ne pas payer, d'y rester connu ou in-

connu. Il faut qu'on y admette les gens de tout âge, de toute condition, même avec des masques, s'il s'en présente. Comme ce ne sont pas essentiellement les visages qui ont besoin de secours, il est clair que les assistans n'ont pas besoin de les connaître, pour soulager ceux qui les implorent.

CHAPITRE XIV.

Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de supprimer la Cacomonade.

ON se récriera sans doute sur ces établissemens On dira que dans un temps où l'Etat n'a pas d'or pour ses besoins, il ne sçaurait ainsi prodiguer le vif-argent pour ceux de ses membres. Ceux qui parleraient ainsi, seraient des politiques bien cruels, ou des raisonneurs bien peu instruits de la véritable économie.

Si la peste était à Marseille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fit marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour secourir la Ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade est vraiment bien pire que la peste.

Celle-ci n'attaque que la génération

préſente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit preſque ſûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La ſageſſe peut s'en défendre ; il y a des précautions certaines pour l'écarter. L'autre ne marche qu'avec le plaiſir ; elle commence par aveugler la ſageſſe, & finit par la renverſer. Elle a donc bien plus de facilité pour ſe répandre. Elle a des ſuites plus funeſtes. Elle exige donc encore plus de ſoins du Gouvernement.

Ces ſoins ne ſeraient pas auſſi diſpendieux qu'on ſe l'imagine. D'abord on a les anciennes Léproſeries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ſerait ſuivre l'intention des Fondateurs. La Cacomonade a ſuccédé à la lépre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche ſucceſſion. On ne ſçaurait lui conteſter ſes titres.

Enſuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât ? Combien de Princes de l'Egliſe, de Paſteurs vigilans, s'empreſſeraient, par un zéle déſintéreſſé,

à préparer un azile contre des maux dont ils ſouffrent, dès que leurs ouailles en ſont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les Directeurs ne prêcheraient-ils pas la néceſſité de multiplier des établiſſemens deſtinés à cacher des faibleſſes, ou à mettre la force en état de ſe reproduire ſans danger ? Il eſt certain que ces retraites ſeraient bientôt les maiſons du Royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de temps l'entrepôt le plus commode pour ſecouer le joug de la Cacomonade, comme L..... a été juſqu'ici le plus ſûr pour s'en charger.

La facilité de la premiere opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Juſtice ne ferait rien que d'équitable en prononçant la peine de mort contre ceux qui en ſeraient convaincus. Il y a cependant des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénere en faibleſſe. Ils s'alarmeront de cet Ar-

rêt ſévere. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il eſt ſi doux, ſi naturel, diront-ils, de braver les riſques dont elle eſt la ſuite. Serait-il juſte de punir par un ſupplice honteux une erreur d'un moment ? Pourrait-on ſe réſoudre à donner la mort à un Etre raiſonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Meſſieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui ſe paſſe ſous vos yeux. Qui ſont ces miſérables que vous voyez enchaînés en calote rouge ſur des Galeres ? Qui ſont ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les Places publiques ? Il y a parmi eux des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La Loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne ſans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Cacomonade ? Peut-on mettre l'intro-

duction de ſes préſens en paralléle avec celle du tabac de Hollande ou d'Eſpagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle eſt, peut-elle ſoutenir la comparaiſon avec de certains boutons pourprés, qu'il n'eſt pas honnête de nommer ?

Si vous faites ramer, ſi vous pendez, ſi vous rouez ſans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché je ne ſçais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui oſent empoiſonner la ſource des plaiſirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui ſe hazardent à porter le deuil dans le ſanctuaire de la volupté, & les larmes dans le ſéjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne ſans doute leur punition en faveur de l'humanité ſouffrante. Il faut donc, ſans héſiter, marquer un temps fixe, après lequel perſonne ne ſera plus reçu à ſe montrer affligé d'un accident dont il aura pu ſe délivrer.

Il faut traiter la Caçomonade comme marchandiſe étrangere, & en confiſquer les porteurs ſans miſéricorde.

CHAPITRE XV.

Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & Conclusion de cet Ouvrage.

CE ne serait pas encore assez que de prohiber les effets suspects, il faudrait aussi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des Bureaux, des Commis, des Gardes pour veiller sur les paquets propres à receler cette triste espéce de contrebande; & c'est à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par son grand nez, avait, dit-on, établi un Sénat de femmes. Cette auguste Compagnie devait juger toutes les affaires du sexe. C'est devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracasseries de ménage, les brouilleries entre les Amans. Elle décidait aussi en dernier ressort des modes, des coëffures, des

ajuſtemens de toute eſpéce. C'eſt cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des Fermiers. On y voit des chaînes de ſurveillans qui ſe donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruſes. Il y a une liaiſon intime entre ces détachemens qui hériſſent les frontieres & les compagnies opulentes, qui recueillent dans le centre le fruit de leurs ſoins. Ne pourrait-on pas imiter auſſi cette Police dans l'établiſſement dont il s'agit ?

On formerait dans les Capitales des Bureaux d'un nombre de filles inſtruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'..... Ce ne ſeraient ni les trois Graces, ni les neuf Muſes. Ainſi on pourrait les compoſer de quarante, comme l'Académie françaiſe, ou de ſoixante, comme la Ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaiſſeuſes, les plus ſtilées aux exercices du magaſin, les

plus familiarisées avec les caracteres de la fraude, & les plus propres par conséquent à la découvrir, malgré l'adresse des Contrebandiers.

A l'instar du Bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les Villes de Province & sur tous les passages ; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correspondance aussi utile qu'instructive. Ces redoutables Assemblées tiendraient leurs séances tous les jours soir & matin. Tout Etranger, arrivant sur la frontiere, serait tenu d'y venir faire sa déclaration.

C'est-là qu'il serait visité sans ménagement. Suivant son état, on lui expédierait un *passe-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandise prohibée, afin qu'on ne pût en faire usage, jusqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maison salutaire où on l'enverrait.

Le beau sexe ne serait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord ; mais on s'y accoutumerait bientôt. On s'est bien habi-

tué à voir à chaque porte des mains groſſieres, & quelquefois infidéles, ſe promener dans les malles, en déranger l'ordre, gâter ſouvent ſans retour ce qui y eſt renfermé. Il faudrait peu de temps pour s'habituer à ſentir des mains douces, & façonnées par un long uſage à rendre leurs attouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en compoſant ainſi les Bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraient de toute autre adminiſtration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être ſoumiſe à l'inſpection des perſonnes de ſon ſexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refuſât de ſe produire ſous les yeux d'un Tribunal fameux par ſon expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la ſanté des deux ſexes ſe trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçû. Je le ſoumets aux lumieres des Politiques devenus nombreux dans ce ſiecle de Philoſophie. Je puis aſſurer que j'ai eu en vûe uniquement l'utilité publique, & le bien du Monde entier, qui eſt devenu ma Patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je ſouhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant, à l'avantage général.

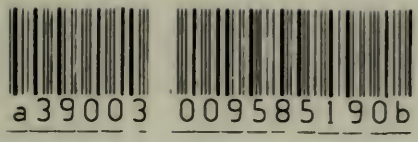
Pour vous, Mademoiſelle, s'il eſt jamais adopté, on n'oubliera point que c'eſt ſous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déjà rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du Sénat auguſte dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'Inſpectrice des armemens de Cythere, & la Pilote des amours. Vous apprendrez à la jeuneſſe à voguer ſans péril ſur l'Océan

orageux des plaisirs, en dirigeant son gouvernail avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués* par leurs naufrages.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date


a39003 009585190b